

Théophile de Bordeu (1722-1776)

Un homme d'esprit, de connaissances éclectiques et sachant séduire *

par Jean-Jacques FERRANDIS ** et Jean-Louis PLESSIS ***



Théophile de Bordeu (1722-1776)

La vie

Théophile de Bordeu était-il un homme d'esprit de connaissances éclectiques ; et savait-il séduire ? Nous envisagerons tour à tour la vie et l'œuvre de ce Béarnais. Il est né le 21 février 1722, près de Pau, dans le petit village d'Izeste, sur la rive gauche du gave d'Ossau, à l'entrée de la vallée menant au célèbre Pic. Aîné de quatorze frères et sœurs, Théophile est le plus connu des membres de la famille Bordeu, de vieille noblesse provinciale. Ce n'est pas le seul médecin : son grand-père semble-t-il, son père, son frère François et deux cousins de son père le sont également. Le père, Antoine de Bordeu (1695-1777), est médecin à Montpellier puis il exerce à Pau en hiver, et aux Eaux-Bonnes, l'été. Il y est vraisemblablement célèbre puisqu'on y parle des "eaux de Bordeu". Antoine Bordeu l'a décidé, Théophile sera médecin comme son père. Il n'aura de cesse d'éduquer son sens de l'observation et de la réflexion dans le respect des lois de la nature.

L'enfant l'accompagnera dans les Pyrénées : le jardin des plantes, le cabinet d'histoire naturelle, le laboratoire d'Antoine. C'est un garçon de bonne mine, à l'œil éveillé, d'une constitution excellente et d'une intelligence prématurée. Afin d'avoir une instruction au-dessus du lot, il commence ses études chez les Jésuites à Pau, mais il les poursuit chez les Barnabites de Lescar, religieux de Clermont, car sa famille est protestante.

* Comité de lecture du 21 octobre 2006.

** 6, rue des Impressionnistes, 91210 Draveil.

*** 7, rue Nicolas Houël, 75005 Paris.

Comme son père, Théophile ne va pas faire sa médecine à Toulouse, pourtant si proche. Le 6 novembre 1739, il est immatriculé à Montpellier, la “meilleure faculté de France” selon le père. Il fait de brillantes études. Durant la seule année 1742, il est bachelier le 5 août, licencié le 7 décembre et docteur en médecine le 10 décembre ! Il insiste afin d’être nommé médecin-chirurgien. Plutôt qu’une manifestation d’arrogance, une explication est donnée par Isidor Bourdon qui écrit : “son père habitait un village ; lui-même devait y pratiquer son art dans quelque bourgade voisine : il était donc dans la position de nos médecins de campagne, et dès lors il fallait bien qu’il fût chirurgien... Bordeu était si spirituel, si gracieux, si fin, si littéraire, et de bonne heure si initié aux usages du monde, qu’à moins d’imprimer en gros caractère sur sa thèse : je suis chirurgien, personne ne l’aurait pensé, ni parmi les baigneurs élégants du voisinage, ni parmi les Béarnais ses compatriotes”. Cette citation fait connaître l’apparence du jeune docteur, bien sous tous rapports, cela lui servira. En fait, une autre explication nous paraît plus vraisemblable : Louis XV signe, le 23 avril 1743, l’ordonnance séparant les chirurgiens et les barbiers. Mais celle-ci n’est pas applicable en province et ne le sera à Montpellier que douze ans plus tard. Quoiqu’il en soit, ce titre lui attire les sympathies des chirurgiens dont la profession est en train d’être reconnue. Mais également, Bordeu se rend antipathique auprès de certains médecins qui lui en voudront longtemps.

La première installation de Bordeu à Pau se solde par un échec. Les médecins de la ville lui refusent l’agrément. Il passe donc quelques mois à parcourir les Pyrénées où il étudie les stations thermales avec l’idée de les faire connaître. En octobre 1744, il revient à Montpellier, travaille à l’hôpital et en ville. Pour vivre, il donne des cours d’anatomie. Il est aussi confronté à une épidémie de variole qui tue plusieurs milliers de personnes. Il utilisera cette expérience plus tard, dans ses travaux sur l’inoculation.

En 1746, Bordeu écrit en huit jours son premier grand ouvrage, les *Lettres sur les eaux minérales du Béarn adressées à Madame de Sorberio*. En fait il diffuse les recherches que son père a menées durant une trentaine d’années. Soulignons toutefois que le beau jeune homme n’a pas choisi son destinataire au hasard : Madame de Sorberio est la châtelaine de la vallée, elle connaît beaucoup de gens influents en Aquitaine et jusqu’à Versailles. L’ouvrage de Bordeu a un grand succès. Le 19 décembre 1746, à vingt-quatre ans, il part pour Paris, muni de lettres de recommandation, dont celles de Madame de Sorberio. Il y restera trois ans. Son séjour est difficile car il est désargenté. Il suit néanmoins les cours du chimiste Rouelle, maître de Lavoisier, afin de parfaire ses connaissances en hydrologie. Heureusement, en mars 1747, Jean-Louis Petit l’accepte comme garçon dans son service. Le jeune médecin a-t-il séduit le grand maître de la chirurgie ? À coup sûr il sait séduire, comme en témoigne cette lettre à son père le priant d’envoyer à J.-L. Petit, fin gourmet, “six ou huit jambons, dont la moitié vrais béarnais et l’autre moitié vrais basques, avec quelques cuisses d’oie...et un peu de bon jurançon”. Au sujet de l’épouse et de la fille du maître, il écrit : “Ce sont les femmes les plus mossades, pimbêches, bégueules, avarés... Si vous me voïés à table, quelquefois, mort de faim, n’osant demander du pain, vu les terribles œillades de ces harpies, quel sort ! Quel état ! ... Cependant, je crois qu’une douzaine de beaux mouchoirs bigarrés à la mode, adouciraient ces déesses”.

Notre jeune docteur sait séduire. Il va s’y employer. Il multiplie les écrits et les démarches auprès de personnages puissants. Les grands médecins de Montpellier n’ont-ils pas été les médecins de nombreux souverains ? Il écrira : “Les médecins de Henri 1er, de Louis VIII, de Philippe Auguste, de Charles VI, de Louis XI, de Charles VII, de Charles

VIII, de François Ier, de Charles IX, de Henri III, de Henri IV, de Louis XIII, de Louis XIV, et de Louis XV, furent médecins de la Faculté de Montpellier”. Bordeu commence par remplacer son parent Médalon, médecin de l’Infirmierie royale de Versailles. Très vite, il obtient les faveurs de la Cour. Il se rend célèbre en soignant le duc et la duchesse de Biron et en les adressant à son père pour une cure. Le 5 avril 1749, Louis XV nomme Bordeu démonstrateur d’anatomie pour la ville de Pau et, deux mois plus tard, intendant des eaux minérales d’Aquitaine. Un an plus tôt, Théophile avait fait nommer son père inspecteur des eaux de Barèges. Avec son père encore et son frère François, il crée le *Journal de Barèges* qui paraît de 1749 à 1773. D’ailleurs, tout au long de sa courte vie, Bordeu publiera beaucoup sur les eaux des Pyrénées.

En mars 1750, il revient à Pau en vainqueur, et débute ses démonstrations d’anatomie à l’hôtel-Dieu. Il est si brillant que trois mois plus tard les locaux doivent être agrandis, l’assistance étant trop nombreuse. L’Académie royale des sciences l’inscrit parmi ses correspondants après la réception de son mémoire sur *Les articulations des os de la face*. Après des succès dans le thermalisme, voici l’anatomie. Bordeu a sûrement de l’esprit, il commence à être éclectique et donc à déranger. Tous les médecins de Pau contestent son brevet royal et obtiennent le droit d’enseigner l’anatomie par ordre d’ancienneté. La perte de sa prérogative et son ambition déterminée conduisent Bordeu à abandonner l’anatomie pour se consacrer entièrement à l’inspection des eaux thermales d’Aquitaine. Il y côtoie les Grands venus faire leur cure. À Bagnères-de-Bigorre, il rencontre la comtesse de Mailly, favorite déchue, certes, mais encore influente. Bordeu est de tous les dîners, de toutes les réceptions. Il s’éprend de Louise d’Estrées, demoiselle d’honneur de la comtesse qu’il n’épousera pas mais qui restera sa maîtresse toute sa vie. Elle lui prête de quoi s’installer à Paris. Bordeu écrit alors à son père : “Si je ne puis gagner du pain que pour moi, ne dois-je pas le manger en lieu convenable plutôt que dans ce trou”. Cette fois, à trente ans, il s’installe définitivement à Paris, là où se font les grandes renommées, le seul lieu où doit se trouver le médecin du Roi.

Travailleur acharné, Théophile se fait précéder par son œuvre maîtresse *Recherches anatomiques sur la position des glandes, et sur leur action*, qu’il a préparée à Pau mais qu’il publie à Paris en 1752. Le succès de l’ouvrage est retentissant, mais pour exercer à Paris, il faut soit être médecin d’un prince soit présenter deux thèses de baccalauréat devant la Faculté de médecine de la capitale. Le 14 décembre 1752, il présente donc une thèse de physiologie : *Tous les organes du corps participent-ils à la digestion ?* Et le 5 avril 1753, une thèse d’hygiène : *La chasse est-elle plus salubre que les autres exercices*. Le voici Docteur-Régent de la Faculté de Paris. Mais Bordeu voit plus loin et présente le 25 février 1754, une thèse en latin : *Utrum Aquitaniae minerales aquae morbis chronicis (Rôle des eaux d’Aquitaine dans les maladies chroniques)*, pour laquelle il reçoit le titre de médecin à l’hôpital militaire de Barèges. Titre qu’il cède à son père, afin de lui montrer sa gratitude. Rappelons qu’à cette époque le thermalisme est très prisé car on ne connaît que la saignée et les lavements. Bordeu rédige les observations et adresse les malades à son père. Son travail sur l’anatomie des glandes lui permet de se lier avec les fondateurs de *L’Encyclopédie*, d’Alembert et Diderot. En 1755, Bordeu est nommé médecin de l’hôpital de la Charité à Paris avec le titre d’inspecteur, créé exprès pour lui.

En 1756, il publie ses *Recherches sur le poulx* qui vont entraîner des débats violents entre ses amis et ses nombreux détracteurs. Sa clientèle est de plus en plus huppée, il devient le plus grand médecin de Paris. Il se fait également de plus en plus d’ennemis qui lui reprochent sa réussite et son soutien aux chirurgiens. Surtout Bouvart qui, en 1761,

accuse Bordeu d'avoir volé un malade, le Marquis de Poudenas. Il est rayé du tableau des médecins de Paris et il faut deux arrêts du Parlement pour le décharger totalement de toute accusation et le réintégrer dans ses droits en 1764. Malgré ces persécutions, il continue ses travaux et publie ses *Recherches sur la colique métallique* et surtout ses *Recherches sur quelques point de l'histoire de la médecine qui peuvent avoir un rapport à l'Arrêt de la Chambre du Parlement concernant l'Inoculation* dans lesquelles il bafoue ses ennemis par des allusions spirituelles et piquantes. Il veut séduire la famille royale pour laquelle il n'est que le médecin de la duchesse de Chartres et de la princesse de Conti, bien qu'il soit souvent appelé ponctuellement chez les autres princes du sang. Il est surtout le médecin de la comtesse du Barry qui le fait appeler au chevet de Louis XV, le 29 avril 1774. Il a en effet, une grande expérience sur la variole et il a fait paraître son long plaidoyer en faveur de l'inoculation. Lorry, l'autre médecin consultant lui dit : "Ta bonne étoile pourra sauver le roi... Bordeu aurait répondu : Écoutez ces messieurs qui sont rassurés parce que le roi a la petite vérole ! ... La petite vérole à soixante-quatre ans, avec le corps du roi, c'est une terrible maladie". Il écrira : "Ainsi s'est évanoui, comme la fumée, je ne sais quel espoir d'avancement et de fortune que j'avais en perspective". Bordeu vient d'échouer si près du but, il ne sera jamais le médecin du Roi comme ses illustres et nombreux maîtres montpelliérains.

Il continue ses travaux et publie deux ouvrages reflétant sa pensée, *Recherches sur le tissu muqueux* et *Recherches sur les maladies chroniques dans leurs rapport avec les maladies aiguës*. Mais il a mal supporté la cabale contre lui et devient mélancolique. Il est victime d'une première hémiplégie transitoire en septembre 1774. L'été suivant, il va faire une cure à Bagnères-de-Bigorre, sans résultat. Théophile de Bordeu meurt le 23 décembre 1776, au cours de son sommeil, à 54 ans. Le *Journal de Paris* rapporte alors ces mots de Madame de Bussy, prononcés sur sa tombe : "la mort craignait si fort M. de Bordeu, qu'elle l'avait pris en dormant".

L'œuvre

L'œuvre de Théophile de Bordeu est tellement éclectique qu'il nous a semblé plus simple de l'étudier selon un ordre chronologique, afin de montrer son caractère le plus frappant, son absence de continuité.

Sa thèse de licence, *Dissertatio Physiologica de Sensu generis considerato*, (1742), consacrée à l'étude de la sensibilité, est particulièrement brillante et révolutionnaire. Rappelons qu'à l'époque, Montpellier (avec Barthez, Bordeu, Bérard, Alquié et Lordat) est la seule école de médecine où s'affrontent mécaniciens et animistes. On y cherche une position intermédiaire entre la grande doctrine mécaniste à la mode, celle de Boerhaave et Hoffmann, pour qui le corps est une machine dans laquelle tout s'accomplit suivant les lois de la mécanique, de la chimie et de l'hydraulique. À l'inverse, la doctrine métaphysique de Stahl (ou vitaliste, animiste, dualiste), moins en vogue, propose l'âme comme le principe des phénomènes de l'économie animale. L'École de médecine de Paris (avec Corvisart, Broussais, Laennec, Magendie, puis Bernard) est plus tranchée, elle préconise au contraire une approche dite "organiciste" de la médecine : la maladie est le fait du dysfonctionnement d'un organe particulier et non de l'organisme dans sa totalité. Critiquant les deux doctrines qu'il juge trop extrêmes, Bordeu, en adoptant une position mixte, jette déjà les bases du vitalisme, expliquant la vie par elle-même, sans avoir recours aux sciences mathématiques ou physiques. Avant Bichat, il affirme que la sensibilité est propre à la fibre nerveuse et qu'elle peut être occulte ou au contraire perçue, expliquant ainsi tous

les phénomènes vitaux normaux ou pathologiques. La sensation lui semble donc donner à l'esprit plutôt sa forme que son essence. Dans sa thèse de doctorat, *Chylificationis historia* (1742), il s'oppose encore à Boerhaave en présentant le mécanisme de sécrétion de la salive.

Avec les *Lettres sur les eaux minérales du Béarn* adressées à Madame de Sorberio, Bordeu reprend les dossiers de son père et fait la synthèse des eaux minérales des Pyrénées. Il reconnaît les limites de la chimie et jette les bases du thermalisme moderne. Il dresse le catalogue de toutes les méthodes d'utilisation médicale des eaux minérales et étudie la nécessité d'adapter les prescriptions aux malades. Il va même jusqu'à décrire les contre-indications et définir la durée des traitements thermaux, qui ne doivent pas, selon lui, être nécessairement de 21 jours. Promoteur du thermalisme pyrénéen, il veut avant tout que le thermalisme reste sous la tutelle des médecins. Il est avec son père, considéré parmi les fondateurs du thermalisme.

Son mémoire sur *Les articulations des os de la face*, présenté à l'Académie des Sciences, est un travail précis dans lequel l'anatomie est pour la première fois envisagée de manière fonctionnelle. Il démontre les interactions osseuses avec de nombreux détails, afin d'aboutir à la résultante des forces sur les arcades dentaires. Mais son œuvre maîtresse, nous l'avons dit, est ses *Recherches anatomiques sur la position des glandes, et sur leur action*, publiée à Paris en 1752. Le professeur Jacques Mirouze a écrit : "Dès le XVIIIème siècle, bien avant que Claude Bernard n'introduise la notion de sécrétion interne, Théophile de Bordeu avait imaginé l'existence probable de sécrétions internes". Pour Bordeu, "Bien des gens regardent l'anatomie, qu'ils appellent l'anatomie fine, comme fort inutile ou du moins comme indifférente pour la pratique... Voici mes réponses à ces objections. Entraîné par de certaines circonstances à m'attacher à l'anatomie quoique je me destinasse uniquement à la pratique de la Médecine, je me suis trouvé ensuite livré à moi-même, et en position de voir des malades... J'ose avancer que l'Anatomie s'apprend au lit des malades, et qu'on ne peut jamais faire des progrès, surtout dans la partie qui regarde le diagnostic, et les symptômes des maladies, si on n'est pas versé dans l'Anatomie... N'est-il pas évident que l'art a souffert de cette conduite de la plupart des Anatomistes ? Ils ne s'occupent qu'à étudier le cadavre, ils perdent de vue le corps vivant...". Dans cet ouvrage, on trouve déjà l'idée d'un principe fondamental de la physiologie pathologique, dont la comparaison de l'état sain avec l'état morbide des tissus, les relations des phénomènes de la maladie avec la structure des organes. On comprend que Bordeu ait été largement exploité ensuite par les écoles de Bichat et de Broussais.

Il s'agit d'un véritable traité d'anatomie physiologique : "Ces glandes sont les principaux instruments que la nature emploie dans l'excrétion des différentes humeurs ; il était donc nécessaire d'examiner exactement la position et les liaisons de ces organes pour en connaître l'action". Bordeu s'étonne du peu d'études consacrées aux sécrétions. Par exemple, il nie le rôle des pressions musculaires, jusque-là retenu, sur l'écoulement de la salive. Pour lui, il n'y a pas de compression qui, au contraire arrête la sécrétion, mais une action primordiale du nerf sécrétant. Il le démontre en remplaçant les parotides par des éponges remplies d'eau. Il démontre également le rôle sécrétoire des nerfs et les phénomènes de vasodilatation et de vasoconstriction. Il introduit clairement la représentation des différentes parties du corps dans le cerveau, la notion d'influx nerveux et de leur sélection spécifique par les organes cibles. Bordeu regrette le manque de communication entre les anatomistes, les physiologistes, les philosophes et les praticiens. Avec sa vision

globale de l'organisme, il s'écarte de Boerhaave et de Stahl, et se rapproche de Van Helmont et de sa théorie des "centres généraux" ou "archées" ou "âmes secondaires". Dans la conclusion de son travail, il introduit une notion nouvelle qu'il développera plus tard : "Il est encore un organe singulier, connu de tout le monde, et sur lequel on n'a presque rien dit encore qui nous paraît avoir des usages bien étendus ; c'est du tissu cellulaire que nous voulons parler". Le succès de l'ouvrage est retentissant, Bordeu se lie avec les fondateurs de *L'Encyclopédie*, Diderot et d'Alembert. Il rédige pour le tome III, *Les crises*, en 1753, un article dans lequel il compare toutes les théories anciennes et modernes, enseignées dans les universités et critique tous les systèmes afin d'imposer ses idées sur la primauté de l'observation clinique. Dans sa conclusion, il annonce Claude Bernard. "Le point principal serait que les observations seraient bien faites et bien constatées... c'est-à-dire celle sur laquelle on pourrait compter... Il est nécessaire pour terminer cette question des crises ou pour l'éclaircir, d'être libre et initié dans cette sorte de médecine philosophique ou transcendante à laquelle il n'est peut-être pas bon que tous les médecins populaires, je veux dire cliniques, s'attachent. Il y a des questions qui sont réservées pour les législateurs de l'art ; cela est la doctrine des crises. J'appelle législateur de l'art, le médecin philosophe qui a commencé par être témoin, qui de praticien est devenu grand observateur, et franchissant les bornes ordinaires, s'est élevé au-dessus même de son état".

Dans sa *Lettre aux aveugles*, en 1749, Diderot formule l'hypothèse de la sensibilité générale de la matière et utilise Bordeu comme caution scientifique en faisant de lui l'un des personnages de son ouvrage, écrivant que le tact est le plus direct, le plus subtil et peut-être le moins trompeur des sens. En effet, Bordeu considère dans ses travaux sur les glandes, comme Diderot, que l'organisme entier est une confédération d'organes, chaque organe pouvant être considéré à son tour comme un animal. Ami de Diderot, Bordeu comprend qu'il doit orienter ses recherches sur le toucher car c'est le sens le moins utilisé par les médecins. En effet, lorsqu'il rédige son ouvrage, le médecin touche peu son patient, et toujours à travers un vêtement, sauf pour lui tâter le pouls. Rappelons que ce n'est qu'après Morgagni en 1761 et Auenbrugger, que le contact entre la main du médecin et le corps du malade se généralisera.

En publiant ses *Recherches sur le pouls par rapport aux crises* (1756), Bordeu fait part de son expérience pratique à l'hôpital de la Charité. Il s'éloigne de Galien qui proposait un pouls spécifique à chaque maladie et décrit un pouls reflétant chacun des organes : "Guttural, intestinal, nasal, pectoral, utérin...". De plus, le pouls est "simple, composé convulsif, irrité, inférieur ou supérieur", lorsqu'il en décrit ses qualités. Bordeu disserte trop longuement sur l'importance de tâter le pouls. Pour lui, le pouls reflète l'harmonie ou le dérangement des organes du corps. Il ne reflète pas les humeurs des anciens ni la pompe cardiaque des modernes. Avec sa sensibilité tactile à la manière vitaliste, Bordeu veut sentir le fonctionnement des organes. Auenbrugger avec sa perception auditive mécaniste, veut déceler l'aspect de l'organe (cœur ou poumon) à l'intérieur du corps humain. Toutefois, en multipliant trop les détails, Bordeu n'a pas été suivi dans ses recherches qualitatives, alors que la montée de la tendance quantitative dans les sciences a ensuite favorisé la multiplication des mesures par les instruments. Dès lors, la médecine ne sera plus seulement un art mais une science.

Sa *Dissertation sur les écrouelles* et ses *Recherches sur la colique du Poitou* sont des travaux secondaires illustrant sa pratique hospitalière, ils montrent encore l'observateur scrupuleux qu'était Bordeu. En 1764, le Parlement demande l'avis des médecins de la

Faculté sur une épidémie de variole. Fort de son expérience en 1744 à Montpellier, Bordeu prône l'inoculation en faisant paraître ses *Recherches sur l'histoire de la médecine* (1764). Après un avant-propos sur l'inoculation, très discutée à l'époque, les huit chapitres sont un plaidoyer pour cette technique et traitent tour à tour des médecins empiriques, dogmatiques, naturalistes, théologiens, philosophes, législateurs ou juristes. On note un chapitre intitulé "Les médecins théoriciens, mécaniciens, chimistes". Dans le chapitre cinq, "Les médecins militaires", Bordeu écrit : "La médecine s'élève souvent au-delà de sa sphère ordinaire : on l'a vue et on la verra toujours servir les rois dans leurs armées, et fournir aux maîtres de la terre des secours utiles à leurs propres troupes. Suivons-les jusqu'au pied du trône, d'où doit émaner une loi générale sur l'inoculation". Il dresse ensuite le catalogue des médecins militaires accompagnant les souverains, depuis l'antiquité jusqu'à Louis XV. Dans son dernier chapitre, il dénonce les tentatives malheureuses de transfusion sanguine et les débuts du microscope dont il n'a pas senti l'utilité. Il ne manque pas, au passage, de comparer avec humour les glorieux médecins anciens avec ses confrères contemporains qui lui causent tant de tourments. Il termine son ouvrage en insistant sur l'inoculation. "J'appelle ici à notre secours tous les médecins des armées du Roi : ils savent à quel point le ministre duquel ils ont le bonheur de dépendre porte ses vues du côté du bien public ; il les écouterà lorsqu'ils le prieront de jeter un coup d'œil sur la jeunesse militaire, l'espoir de la nation et l'appui de la France : la petite vérole naturelle peut la moissonner à la première campagne et au moment le plus critique de la guerre". Enfin il compare l'inoculation avec les nouveaux remèdes contre les maladies vénériennes, en insistant sur sa moindre nocivité (Deux nouvelles manières d'employer le mercure, les dragées et le sublimé corrosif remplaçant les frictions).

Dans ses *Recherches sur le tissu muqueux, ou l'Organisme cellulaire, et sur quelques maladies de poitrine*, en 1767, Bordeu écrit longuement, et parle semble-il pour la première fois, de "tissu" pour désigner un organe cellulaire et les membranes muqueuses. Cette acception physiologique sera ensuite reprise par Bichat dans son *Traité d'anatomie générale*. Bordeu peut ainsi être considéré comme l'un des précurseurs de l'histologie. En 1775, malgré la dégradation de son état de santé, il publie le premier tome de l'ouvrage qu'il considère comme son testament, ses *Recherches sur les maladies chroniques, leurs rapports avec les maladies aiguës, leurs périodes, leur nature, et sur la manière dont on les traite aux eaux minérales de Barèges, et des autres sources d'Aquitaine*. Son biographe, le chevalier de Richerand, souligne en 1818, qu'en y associant son père et son frère François, Bordeu revient sur l'ensemble de son œuvre et montre l'ampleur de ses connaissances en anatomie, neurologie, physiopathologie, sans oublier la philosophie. Aujourd'hui, l'intérêt de ce travail réside non pas tant dans les nombreuses observations des guérisons opérées par les eaux sulfureuses, mais dans les dissertations physiologico-pathologiques.

Au total, Théophile de Bordeu était un disciple des principes d'Hippocrate et de Stahl, mais n'admettait pas comme ce dernier l'intervention directe de l'âme. Il rejetait les forces chimiques et physiques auxquelles on faisait alors jouer un rôle prépondérant, et prônait l'observation attentive de la nature et des êtres vivants, préfigurant ainsi la biologie. Précurseur dans de nombreux domaines de la médecine, grâce à son caractère opposé aux doctrines exclusives et à son ambition relativement calculatrice et déterminée, il fut notamment le prédécesseur de Bichat et l'un des fondateurs de l'anatomie générale. Sans contester, nous pouvons répondre à la question de départ, oui, Théophile de Bordeu était un homme d'esprit, de connaissances éclectiques et sachant séduire.

BIBLIOGRAPHIE

- BOURY D. - La philosophie médicale de Théophile de Bordeu (1722-1776), *Thèse Université Lille III*, 1999.
- DIDEROT Denis. - *Le rêve de d'Alembert in Œuvres*, Gallimard, Paris, 1951.
- FORGUE E. - *Théophile de Bordeu (1722-1776)*. In : *Les Biographies médicales, notes pour servir à l'Histoire de la Médecine et des grands médecins*, J-B Baillière et fils, Paris, décembre 1937.
- GODONNÈCHE J. - Théophile de Bordeu vitaliste. In : *Bull. Hist. Sc. méd.*, 1974, 8, 143-146.
- GRMEK M. D. (dir.) - *Histoire de la pensée médicale en Occident*, Editions du Seuil, Paris, 1999.
- LAVABRE-BERTRAND Thierry - *Barthez et le Vitalisme*. In : *La Médecine à Montpellier du XIIème au XXème siècle*, dir. de L. Dulieu, Hervas, Paris 1990.
- MIROUZE J. - *La naissance de l'endocrinologie*. In : *La Médecine à Montpellier du XIIème au XXème siècle*, dir. L. Dulieu, Hervas, Paris, 1990.
- PROUST Jacques - *L'Université et l'Encyclopédie*. In : *La Médecine à Montpellier du XIIème au XXème siècle*, dir. L. Dulieu, Hervas, Paris 1990.
- RICHERAND (Monsieur le Chevalier de) - *Bordeu (T. de), œuvres complètes*, Tomes I et II, Caillé et Ravier, Paris, 1818.

RÉSUMÉ

Théophile de Bordeu (1722-1776) est issu d'une lignée médicale dans une famille de la noblesse béarnaise. Dès sa thèse de licence étudiant la sensibilité (1742), il adopte une position médiane entre les grandes théories de l'époque, le mécanisme, le dualisme et le vitalisme. L'ambition de Bordeu le conduit à "monter" à Paris où il espère devenir le médecin du roi Louis XV, mais échoue. Son œuvre est très éclectique : son premier ouvrage, les Lettres sur les eaux minérales du Béarn adressées à Madame de Sorberio, en fait l'un de fondateurs du thermalisme pyrénéen. Son œuvre maîtresse (1752) est ses Recherches anatomiques sur la position des glandes, et sur leur action. On y trouve déjà l'idée d'un principe fondamental de la physiologie pathologique annonçant Bichat et Broussais. Il rédige pour L'Encyclopédie "Les crises" (1753), dans lequel il impose ses idées sur la primauté de l'observation clinique, annonçant Claude Bernard. Il en fait de même dans Recherches sur le pouls par rapport aux crises (1756), Recherches sur l'histoire de la médecine (1764), Recherches sur le tissu muqueux, ou l'organisme cellulaire, et sur quelques maladies de poitrine (1767), Recherches sur l'histoire de la médecine (1764), Recherches sur les maladies chroniques (1775). Théophile de Bordeu était un homme d'esprit, de connaissances éclectiques et sachant séduire. Il fut un précurseur dans de nombreux domaines de la médecine.

SUMMARY

A member of a medical family, Théophile de Bordeu (1722-1776) studied and worked in south-western France, then in Paris. He was acquainted both with the Royal Court and the Encyclopedists and was very "à la mode". His main book was his Recherches anatomiques sur la position des glandes, et sur leur action published in 1752. Elegant and brilliant, he has been a good precursor in many medical fields.

C. Gaudiot